

Août 2023

Lettre de motivation

Je souhaite proposer un projet de résidence auprès de votre Maison de la Poésie pour 2024/2025.

Comme j'ai été encouragée à écrire par Salah Stétié - et par Christian Hubin -, entre autres, soutenue par certains écrivains et chercheurs, suite à la publication de mon premier recueil poétique, tels que Peter Schnyder et Jean-Michel Maulpoix, je vous écris pour un nouveau recueil poétique.

Il y a plusieurs années déjà, l'Institut de France avait honoré mes travaux de recherche, par le Concours Zellig, en me permettant de développer une thèse en "Langue et Littérature françaises" par des voyages de recherche à l'étranger. Cette distinction a représenté une reconnaissance non négligeable dans mon parcours professionnel, malgré les aléas du métier de chercheur, et, plus encore, de celui d'écrivain.

Ainsi que vous pourrez le lire dans la notice biographique, le dialogue entre recherche et écriture est très important dans ma démarche, tout en s'appuyant sur des perspectives littéraires, linguistiques, esthétiques et idéologiques très différentes.

Écrire est devenu un élément important dans ma vie, qui porte un poids essentiel, à mon sens, dans la réflexion de tout chercheur et de tout écrivain sur la langue et sur les enjeux du monde contemporain.

Passionnée par l'histoire des idées et le domaine poétique, à la frontière des auto/biographies, des essais et des carnets artistiques, entre forme courte et prose poétique, entre l'actuel et l'inactuel, je propose ainsi un recueil, "Les Arbres du regard", à faire lire pour avoir des avis d'horizons divers et à développer par un deuxième volume.

Votre maison pourrait plus particulièrement accompagner ce projet par l'importance de la poésie en Bretagne et par son ancrage plus citoyen.

Salutations les meilleures,

Natacha Lafond

Notice biographique

Parcours

Née à Strasbourg, fille d'une universitaire germaniste et d'un père bourguignon (chef d'entreprise), à la croisée de la langue allemande et de la langue française.

Études en classes préparatoires en Alsace et à Paris, puis entrée à l'École Normale Supérieure. Chargée de cours dans plusieurs domaines littéraires et attachée à l'enseignement et à la recherche des Universités et de l'Espe, dans quatre villes françaises.

Ateliers d'écriture littéraire à l'Université Inter-Âge de Poitiers (2022).

Après quelques années d'enseignement dans le secondaire, toujours accompagnées de la recherche, en passant par des pays francophones (Belgique et Suisse), j'ai vécu plusieurs années difficiles, pendant lesquelles de nombreux projets littéraires, artistiques ou politiques ont été avortés.

Docteure en "Langue et littérature françaises" et spécialiste de la littérature d'expression française, dans le domaine poétique de 1880 à nos jours et de ses relations avec les arts à travers les siècles (musique classique, peinture, architecture), à la lumière de l'histoire des idées (politique, histoire, philosophie et spiritualité), je me suis intéressée très tôt aux différentes facettes du livre, passionnée par ses enjeux littéraires, esthétiques, éthiques et idéologiques.

Encouragée à écrire par quelques proches, dont Salah Stétié et le compagnon de ma mère, l'universitaire Frédéric Hartweg (avec Claude Vigée), je me suis, enfin, (re)tournée vers l'écriture personnelle, délaissée depuis les années 2009, à la naissance de mon fils (2014-2016).

Recherche et écriture littéraires ont été l'un pour l'autre des bâtons de marche noués ensemble avec force, tout en étant distincts. La publication d'un recueil poétique aux éditions L'Harmattan, "Sur les rives d'argile", m'a incitée à publier et à reprendre mes travaux de recherche, entre autres, aux éditions Hermann (2015) : projets de recherche sur le domaine poétique et la peinture (livres d'artiste), la création littéraire (l'histoire des idées), le poème et la politique ; projets d'écriture (domaine poétique, essais en tous genres, biographique, jeunesse,...).

Le travail sur la langue française et sur la "responsabilité" littéraire placent le domaine poétique au cœur de mes préoccupations.

Commentaires

*Jean-Michel Maulpoix, chercheur et écrivain

“... des productions poétiques personnelles d’une belle originalité qui manifestent notamment de la grande sensibilité de Natacha Lafond à la langue”, au sujet du recueil *Sur les rives d’argile*, 2021

“...prestations de grande qualité”, Conférences à l’*Observatoire de poésie contemporaine*, Paris, 2012

*Peter Schnyder, chercheur et directeur de la Fondation Gide

“J’ai eu l’occasion d’expertiser plusieurs de ses travaux et j’ai pu les approuver, sans exception, tout comme son volume de poésie “*Sur les rives d’argile*” (2015), qui dévoile constamment une sensibilité langagière hors pair du fait poétique.” 2019

*Salah Stétié, écrivain et diplomate

“Voici que vous avez franchi le pont avec audace, avec prudence, vérité et sensibilité”, au sujet du recueil “*Sur les rives d’argile*”, 2015

*Jean Starobinski, chercheur et écrivain

“Votre projet me paraît plein d’intérêt et je souhaite vivement qu’il aboutisse à un beau livre”, au sujet de la recherche (doctorat), 2005

Projet de résidence

“Les Arbres du regard”

Recueil poétique en deux volumes, développement d'un manuscrit en cours (extrait publié en revue ci-joint)

Ce projet s'inscrit dans la tradition du lyrisme poétique des premières constellations : célébration de la nature, par les arbres et hommages poétiques, par un dialogue qui traverse les âges jusqu'aux demi-teintes contemporaines d'un lyrisme ombré et critique, selon l'expression de J.-M. Maulpoix, -- voire aphone. Il célèbre avec distance dans un sourire mélancolique, ponctué de silences et de cris.

La parole est zébrée par ses non-dits et ses excès d'étonnement ou d'indignation, qui observent et s'engagent dans la mêlée des mots. Les arbres donnent la parole aux poètes et aux rumeurs des pavés citadins de nos contemporains. Le regard s'arrête sur une belle présence centenaire, l'arbre, pourtant fragile, dans le flux de ces zébrures.

Le manuscrit d'une soixantaine de pages, plutôt ténu, a été proposé aux éditions de « La Rumeurs libre », intéressées, qui ont publié un poème dans leur revue « *Rumeurs* ». Mais il serait à développer et à travailler avec une suite où se croiseraient prose poétique et poèmes, dans l'esprit de ce recueil, pour former un ensemble en deux volumes indépendants.

Le projet renoue avec les matières premières, l'argile de mon livre « *Sur les rives d'argile* » publié aux éditions L'Harmattan : c'est la terre glaise à modeler du personnage Protée, mot après mot, de même que la langue est marquée par le sceau de ses mythes, de sa tradition, de ses quêtes et de ses engagements.

Le recueil se situe dans l'échange fécond avec mes (anciens) travaux de recherche et d'autres projets, en cours, ancrés dans les lectures et les traverses du bel horizon.

Il se propose d'explorer les mythes qui martèlent et donnent à voir la peinture d'un monde à défaire et à (re)faire sans cesse par les mots. S'ils respirent encore, ces mythes actuels hantent la célébration, tout en la « portant » par son doute.

À l'heure où l'écologie s'inscrit dans tous les pavés de la ville et où la ville marque ses contours de pierres sculptées dans les arbres de nos mythes, où situer l'homme et sa langue ?

Que peut encore cette langue dans le bruit du passé et des avenir incertains ?

Une matière première, sans doute, le terreau de l'être humain à respecter....

Arbres du regard

A titre indicatif :

Première partie

1. Arbres du regard
2. Hommages
3. Kiosque à musique

Deuxième partie

1. Belles pierres et pavés de la ville
2. Résonances/hommages
3. Kiosque à journaux

Bibliographie

1. Livres et revues : création poétique

* *Sur les rives d'argile*, recueil de poèmes, Paris, Éditions L'Harmattan, Coll. « Poètes des cinq continents », 2015, ISBN 978-2-343-05287-8

Poèmes en revues

- « *Revue Alsacienne de Littérature*, » L'inachevé, n°139, 2023, extrait inédit du recueil « Arbres du regard »

- Revue « Rumeurs », *Les actualités de l'écriture*, n°3, septembre 2017, extrait d'un recueil en cours

- Revue « Décharge », n° 165, 2015, « *Hommage à Paul Celan* », (dirigée par Claude Vercey)

* *Salah Stétié, archer lyrique*, Essai critique, Paris, Éditions Hermann, 2016, 978-2-7056-9246-9

* « Constantin Brancusi et les poètes », Ouvrage collectif, Journée d'études, Culture et Histoire dans l'espace Roman (CHER ÉA 4376), Université de Strasbourg, 2-3 avril. Publication aux Presses Universitaires du CHER en 2016 n°17, ISBN 978-2-86820-942-9. Dirigée par Mmes A. Girleanu, N. Lafond et A. Costa daSilva.

2. Entretiens (exemples) avec Philippe Jaccottet, Yves Bonnefoy

3. Essais

Salah Stétié, archer lyrique, Paris, Hermann, 2016, ISBN 978-2-7056-9246-9

2023-2024

Projet de publication sur « André Gide et la poésie », Paris, éditions Classiques Garnier, Bibliothèque gidienne, avec le Prix de la Fondation Catherine Gide, 2023

Projet de publication de la thèse, Suisse, éditions Peter Lang, 2023/2024

Articles, critique littéraire et conférences (colloques, séminaires) : une quarantaine

Publications pour des revues de création littéraire, des ouvrages collectifs ou des presses universitaires



Résidence d'écriture

Maison de la Poésie de Rennes

Les résidences d'écriture à la Maison de la Poésie de Rennes sont ouvertes à tout auteur ou autrice de poésie contemporaine ayant publié au moins un ouvrage à compte d'éditeur¹.

Deux résidences sont proposées chaque année, au printemps (avril-mai) et à l'automne (octobre-novembre). Elles s'étendent chacune sur une période de huit semaines. Elles offrent la possibilité d'avancer un travail littéraire (poésie, prose poétique) à Rennes.

Chaque résidence est organisée selon un calendrier similaire : 70% du temps total pour le travail d'écriture, et 30% pour des projets avec les publics (soit 12 rencontres au total maximum).

Le manuscrit, avancé ou terminé lors de la résidence, fera l'objet d'une publication dans l'idéal dans la première ou deuxième année suivant la fin de la résidence, avec un éditeur choisi par le ou la résident.e. Pour soutenir cette publication, une aide à l'édition de 800€ est délivrée par la Maison de la Poésie de Rennes, sous la forme d'un préachat de 20 ouvrages.

Les rencontres avec les publics sont construites en concertation avec le ou la résident.e. Elles prennent la forme d'ateliers d'écriture suivis, de rencontres, ou de toute autre forme originale imaginée par le ou la résident.e. Les ateliers font

¹ A ne pas confondre avec une publication à compte d'auteur. Pour plus de renseignements, nous vous renvoyons vers cet article de l'agence Ciclic : <https://livre.ciclic.fr/outils-ressources/information-documentation/etudes-guides-fiches-pratiques/auteur/contrat-compte-d-auteur>

partie des actions de médiation obligatoires. L'équipe salariée se tient à disposition pour aider à la mise en œuvre de ces idées.

En fin de résidence, une carte blanche est laissée au ou à la résident.e pour inviter l'artiste de son choix lors d'une rencontre tout public.

Une convention de résidence récapitulant les interventions et les modalités est signée en amont par les deux partis.

Rémunération et prises en charge

Le ou la résident.e reçoit la somme de 4000€ brut en droits d'auteur, comme bourse de résidence, avec le soutien de la Région Bretagne et de la DRAC Bretagne, de la part de l'association Maison de la Poésie de Rennes, pour l'ensemble de sa participation au programme de résidence. La première moitié de cette somme est versée à l'arrivée, la seconde à la sortie.

Sont pris en charge par la Maison de la Poésie de Rennes : 1 aller-retour en train ou en voiture du domicile au lieu de résidence, le lavage du linge de maison, les repas les soirs d'événements, et 100€ de livres utiles à ses recherches, qui peuvent être emportés à la fin de la résidence.

Le lieu

Les résidences se déroulent à la villa Beauséjour, située au 47 rue Armand Rébillon, à Rennes, qui héberge l'association Maison de la Poésie de Rennes. Le ou la résident.e dispose d'un appartement de 40m², au premier étage de la villa, avec une kitchenette, une salle de bain, une chambre et un salon. Une connexion internet câblée et Wi-Fi est mise à disposition, ainsi qu'un lave-linge. La

bibliothèque de la villa, qui dispose d'environ 3000 références, lui est également ouverte jour et nuit.

La villa est entourée d'un large jardin d'environ 400m² et bordée par le canal Saint-Martin. Elle est située à 15 minutes du centre-ville à pied, et 5 minutes en vélo ou en métro.

Critères de sélection & envoi des dossiers

Une vingtaine de dossiers nous parviennent chaque saison, pour deux sélectionnés.es. Nous vous invitons donc à préparer votre dossier avec attention.

Nos critères de sélection se portent sur la qualité et l'originalité du projet d'écriture, ainsi que sur les autres opportunités de bourses ou de résidences dans la même période (une année plus tôt et une année plus tard).

Pour les deux résidences de la saison 2024-2025, les dossiers de candidature sont à adresser au plus tard pour le 31 août 2023.

Par email, à contact@maisondelapoesie-rennes.org. Pour faciliter la consultation des dossiers, nous vous remercions de bien vouloir nous envoyer un seul fichier ZIP qui contient toutes les pièces demandées, ou de rassembler toutes les pièces dans un même fichier PDF.

Par courrier postal, à *Maison de la Poésie de Rennes, 47 rue Armand Rébillon, 35000 Rennes*

Les candidatures reçues sont examinées par la commission Programmation de la Maison de la Poésie de Rennes, puis validées par le Conseil d'Administration. La réponse, positive ou négative, est ensuite adressée par email.

Fin septembre, contact est pris enfin avec le ou la résident.e choisi.e afin d'envisager plus précisément les modalités liées à sa venue.

Le questionnaire qui suit devra être renseigné le plus précisément possible.
Tout dossier incomplet ne pourra être pris en compte.

Dossier de candidature

Fiche de renseignements

Nom : Lafond

Prénom : Natacha

Date de naissance : 13/03/1975

Nationalité : Française

Adresse postale : 1^E route de Nieuil, 86340 La-Villedieu-du-Clain

Adresse email : lafond.natacha@yahoo.fr

Téléphone : 0678444017

Email : [lyrargile@gmail.com/](mailto:lyrargile@gmail.com)

Site internet :

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui X Non ☐

Profession habituelle : « Auteur-artiste/Chercheuse » (9003B, APE)

Lieu de travail : Domicile

N° de Sécurité Sociale : 2750367482259 18

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? **Demande en cours 2023**

A la Maison des Artistes ? Demande en cours 2023

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? *Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier :*

A envoyer ultérieurement si besoin

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel ?

Oui X Non ☐

Période de présence préférée : c'est ouvert (avril à juin de préférence)

Octobre à décembre 2024

Avril à juin 2025

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

- Public étudiant ; post-bac tous publics en priorité
- Public de l'école primaire
- Public des lycées

Expériences d'enseignement à l'Université, au lycée

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

C'est ouvert :

- Le public des universités libres (expérience avec l'université Inter-Ages)
- Public intéressé par les relations poésie-peinture -les livres d'artistes ; partenariats avec élèves artistes, public des musées (expérience avec une artiste en galerie)
- Public associatif : les femmes, par exemple ; public en insertion

3. Quelle artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

Gabrielle Althen
ou Jean-Michel Maulpoix
ou Victor Martinez
ou Judith Chavanne

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui ☒ Non ☐

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui ☒ Non ☐

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ? **Prix de recherche de la Fondation Catherine Gide 2023** en vue d'une publication 2024/2025, travail personnel, sans lieu d'accueil

Revue Alsacienne de Littérature
Elsässische Literaturzeitschrift

l'inachevé



N° 139

Natacha Lafond

REGARD VI

Pochade

Il y avait un œil pour voir et des yeux pour entendre... mais quoi ?

L'œil de lynx perçant sur la terre des vents bleus,
L'œil de biche séduisant dans le vent des terres d'ocres.
Un peu d'œil-de-perdrix pour arroser l'Ouvert sur le monde,
L'œil-de-bœuf orné d'œil de tigre et d'œil de faucon.

Marronnier

« Marrons chauds ! », « Marrons chauds ! »,
Traversée de la forêt : raies de lumière
Entre les feuilles arrondies du marronnier.
« Marrons chauds ! », Marrons chauds ! »,
Force du fruit à la chaude couleur brune.
« Marrons chauds ! », « Marrons chauds ! »
Écorce pleine du tronc qui protège du froid.
« Marrons chauds ! », « Marrons chauds ! »
Racines des profondeurs natives.

O doux refuge des doigts gourds, ânonne une brise de parole au coin des saisons.

REGARD VII

Là où se démultiplient les yeux,
Enflammés de colère,
D'un regard inquisiteur,
Se posent sur un seul avec opprobre.
Qui des yeux regardant regardé ?
Qui des yeux cessera de dévisager ?
Dénuder le dénuement d'être par le regard,
Cauchemar de la poursuite.

Saule pleureur

*Courbé sur ses eaux franches,
Le saule pleureur s'ancre à la croisée des éléments.
Dans la terre en lisière, il s'enracine en profondeur,
Et glisse feuille à feuille vers le cours de ses eaux,
Où se reflète le vert de sa fine trace.
Chaque nœud de son tronc noué dénoué s'étire avec calme.
Saule solitaire, terre d'accueil sous ton couvert,
Un instant amène aux sens, ouvre le temps du souvenir.*

REGARD VIII

À Hoffmann

La poupée a perdu ses yeux.

Aller sur l'étal des yeux
Bleus, verts, bruns,
Pour changer la paire.

Tel est le chant qui hante les contes pour adultes.

Sapin

*Des saisons blanches aux saisons jaunes,
Le sapin reste le même,
Riche porteur de la palette des verts.
Il s'étale de tous ses bras en rangs serrés,
S'entremêlant à ceux de ses semblables.
Dense et dru dans le sillon du temps,
Son faite danse sur les sommets de la montagne,
Règne de l'aiguille et du cône des terres du Nord.
Tantôt blanchi par la neige, tantôt éclairé par le soleil,
Là où il reste toujours le même.
Sapin, suspens du temps,
Ouvre l'espace de tes dessous ombrés
Des contes et de chrétienté à l'horizon.*

REGARD IX

Miroirs et reflets du même regard :
Qui s'y mire s'y noie nous dit le mythe.
Ses mines y noient le regard aimant :
Tendre est la vue d'un cher, nous dit le conte.

Extraits inédits du recueil *Arbres du regard*

En face de chaque arbre et de sa mémoire, un autre regard du contemporain. Un dialogue entre les mythes et le kiosque de verdure, dans la continuité d'un ouvrage publié aux éditions L'Harmattan, *Sur les rives d'argile*, Paris, 2015.

Le recueil se présente en trois parties : *Les arbres du regard*, *Hommages* et *Kiosque à musique*.

Il sera suivi d'un second volume : *Les belles pierres*, *Hommages* et *Kiosque à journaux*.

Cette pren
reposantes. Mes v
tout nouveau dan
je parvins tout de
me réveilla. Auss
nuit. Le lit était
dans le mur, un
de mes parents
confortable. De
d'étude, sans que
– auront été va
insomnie s'exp
Finalement, les
insurmontable p

Bien sûr
logeuse fit tinter
– Oh ! Il est déjà

Heureus
lendemain. La v
lit, espérant me
sur un objet po
soulevai mon o
mais tout tordu
drap blanc.

– Qu'est-ce qu
Les logeurs on

Je m'h

– Madame, vo
mon oreiller !

– Voyons, M
rien, vous êtes

Plus t
couloir, dev

SUR LES RIVES D'ARGILE

Natacha Lafond

SUR LES RIVES D'ARGILE

Recueil de poèmes

2014

L'Harmattan

Collection Poètes des cinq continents

Sommaire

<i>Sommaire.....</i>	<i>7</i>
----------------------	----------

<i>La Percée du tailleur.....</i>	<i>9</i>
-----------------------------------	----------

<i>I. Le Livre de la reconnaissance.....</i>	<i>11</i>
--	-----------

<i>Pygmalion.....</i>	<i>11</i>
-----------------------	-----------

<i>Conscience.....</i>	<i>23</i>
------------------------	-----------

<i>Les Arbres.....</i>	<i>34</i>
------------------------	-----------

<i>L'Enfant.....</i>	<i>39</i>
----------------------	-----------

<i>Reconnaissance.....</i>	<i>44</i>
----------------------------	-----------

<i>II. Le Livre des Vanités.....</i>	<i>53</i>
--------------------------------------	-----------

<i>III. Désir d'épopée.....</i>	<i>69</i>
---------------------------------	-----------

La Percée du tailleur

Tout autour du parvis,
Un homme tourne et retourne sur ses gonds,
Vêtu de toile bleue façon XIXème.
Traversant la place, il laisse trace de son habit
Et siffle un air entre ses dents imperturbablement.
De détour en détour, il arrive face à une porte en bois et en
fer forgé,
Il la pousse d'une main, lente dans ses recoins.
De l'autre, il esquisse un geste dans les airs et s'attarde sur
son battant.
Il laisse la place et son parvis aux modistes effrénés.
« Bonjour », lui dit le tailleur, « N'oubliez pas votre
canne ».

Mais les passants ont beau pousser la porte à leur tour,
La voix du tailleur s'est éteinte,
Ensablée dans ses mémoires oubliées.
Seul l'homme à la redingote bleue en a la clé.

I. Le Livre de la Reconnaissance

Pygmalion

Rire des rives

Galet ricochet gel ivre ricochet l'enfant courait à perdre
haleine

Sur le vide

Rien qu'un cri percé

Percé de part en part, il allait allant levant ses bras pour ne
rien laisser couler s'écouler

Ricochet, le galet sur l'eau que plus rien ne retenait

Ricochet, le galet sur l'eau

Un rire venu de plus loin, ricochet sur les voix,

Un rire venu de plus loin, ricochet plaqué sur la terre
d'argile,

Plus loin la foule laissant percer sa rumeur houleuse et
profonde

Une parole s'est faite, faute de sa face,

Le visage, « vivace le plus bel aujourd'hui », le visage cru

Alors le ricochet de l'enfant traversa le givre

Touchant l'écume de sa surface lue

Le rire a distribué le visage en ses parties

Il y aura, il y a eu, les temps composés,
L'argile poreuse de Bombay.
Le temps des éphémères, le temps des nuanciers
Puisant aux rets de la malice du toucher
Là où la grandeur s'arrache à coups de limaille.
A trouver, toujours à retrouver
Dans les couleurs de la vastitude.
De la foule à la hauteur du visage,
Il fallait apprendre à sculpter la hauteur.
Nuancier des éphémères, quidam unique.
L'argile traquée au revers de ses sens.
Une parole à graver, le temps de la différence.
Une parole attachée au revers de ses sens.
Une main sur le qui-vive, regards d'argile.
C'est que ma traque avait commencé tôt, dès l'aube.
C'est que l'attache s'était soulevée dès l'aube.

Bouche de terre à flanc de montagne,
Là où chante l'oiseau,
Tu portes en ton sein la Parole des terres oubliées,
La Parole haute, argentine et profonde,
Qui s'écoule lente en son sens.

Au livre des affirmations le siècle
Répond par le livre des questions.
Du roc d'argile au rêve de vent glané dans l'Ouvert.

L'Homme un jour entendit, puis il se mit à voir.
Que vit-il ?
La couleur de l'argile sculptée par le souffle parsemé,
Un souffle d'amour.

L'être marionnette

Désarticulée, décentrée, gisant sur le côté,
La poupée de cire pastiche en silence la maisonnée.
Autour d'elle rôde l'ange kleistien
Qui s'éveille à son heure, être marionnette,
Dans le miroir de la poupée délaissée.
Un grincement gourde des fils attachés à la cire,
De la poussière sur la gaine gantée de tissu.
Quel est l'être marionnette ?
L'ange rôde autour d'elle
Tout en érodant l'argile de ses plis :
« Potiche, douce potiche, veux-tu bien t'ébrouer ? »
Rien, toujours rien.
Les plis se dessinent plus profonds
Dans la chair de l'argile,
Quelques mots s'y gravent avec le temps.
Un livre s'ouvre, il y trouve des noms, le sien.
« Et toi, quel est ton nom ? »
Alors la poupée frémit à son tour.

Tenue d'hiver

Retenue à une virgule près. Pudeur de la couleur énoncée.

Quand la tenue s'entache maladroitement –obstinément-

Pour retrouver son appareil blanc.

Le temps d'un hiver.

Toujours à peine soutenue par ses fils : tissus enchevêtrés
de flocons.

Gardiens de leur hésitante vêtue.

Là où l'habit joue de ses moires par l'hiver retissé. Là où
l'habit fait le moine.

A la froidure de ses plis, sur une partition d'ombres
projetés.

Pudeur de la couleur retenue à une respiration près.

Quand le souffle efface l'habit puis s'efface le temps

D'un battement sourd qui laisse place à la jetée de la
neige.

Toute virgule ou couleur y entent les lieux désirés retenus

Grâce à la lueur d'un regard ou d'un mot.

Perceval

1. Hère du silence, pauvre hère du silence.
Né dans les interstices de la langue,
Sur les bancs de sa bravoure, un temps.
Là où la question a fauté, la filiation a trouvé le sommeil
infini, un temps.
Plus rien ne s'efface, dans ces domaines d'une époque
plus haute.
Mais aujourd'hui ?

2. Rencontre
La peau tannée sous le soleil.
Par le tannat inconditionnel de ces heures vendangées.
Une autre sur le côté, le corps voûté sur le raisin.
Quand les corps se démasquent sous le soleil,
Corps à corps. Le temps d'un désir.
Le raisin mûr, les grappes abondantes.
Le pressage suit son cours, rouge et blanc.
Le couple dévale la vigne, rires égrenés.

A quatre mains

1. Sur les touches blanches et noires
Quelques notes frappées de concert
A l'œuvre du bout des doigts.
Le toucher de la question musicale étonne
A la croisée des mains qui s'enlacent.

2. La main tenue par un fil, mécanique,
Avec un gant d'ébène s'articule
Dans le giron de son castelet.
Elle s'éveille à son double, mystérieux,
Main tendue par ses ombres,
Qui projette une larme d'encre sur ses planches.
Laquelle vivace ? Laquelle ?
A quatre mains sur les instruments d'une scène
Elles jouent chaque soir le jeu de l'illusion théâtrale.

Le Baiser, Brancusi

Nulle oscillation. *Bloc* posé ici-bas reposant sur la majesté
de sa pierre

Paroi aux tracés à peine marqués dans le contour de sa
matière

Le cercle de vos bras embrassés ceinture vos visages

A la pointe de l'œil s'exposant à cette part de soi, l'os.

De la tête du corps au corps de la tête ondulent les traits de
leur être composé,

Comme à la pointe du doigt, l'index, au cou vêtu,

Signe sa toile profonde d'une encre douce

Couleur de l'amande au soleil.

Pétri d'amour

Il s'avancait vers elle,
Pour apprendre à prononcer son nom,
Murmure de ces deux bras qui l'enlèvent.

L'éprise dodelinait de la tête
Le touchant de son regard,
Un pied à peine posé sur le sien.

A toi

A toi dans le matin des éperviers, beauté de l'amphore,
Là où pousse le blé de nos pains,
A toi dans le soir des forêts, à la lumière de la lune,
Là où tressaille l'effleurement de notre peau,
A toi ces quelques notes.

A la Musique

1. Et le chant s'enorgueillissait de plus belle, là où la
charmille s'échappe ruisselante de beauté sur la maison
attenante.

Des mains piochent dans la terre à coups de serpe.

L'oreille se tend tout à coup pendant que les calleuses
prennent les mottes dans leurs paumes géantes.

Le chant s'approche encore. Main contre main se dresse
un couple.

Esquisse musicale d'un sillon de portées.

Quand il tient son livre encore ouvert.

2. Carrure envolée dans les yeux ébahis
Ils touchent de ronds églantiers.
Aspérité musicale de la portée primesautière
L'œuvre s'attache à sa parole de musique.

Applaudissements de l'internationale communauté
Bougie allumée à Vérone dans les arènes populaires
revisitées,
Cristal de bois à Bayreuth gardé dans le théâtre wagnérien
Quand sonne le rappel de ces énormes chefs d'œuvres.

Conscience

Rodin

Dans les landes, accroché au sable et agrippé à la mer.

- Un paysage de Rodin ?! Où donc, encore, plus loin ?
- Le baiser, le penseur, vous dis-je, *dans* le paysage.
- Mais tout de même, aussi haut, aussi loin, je ne vois plus rien que ces filets de trace.
- Placez votre regard ailleurs, vous dis-je, plus haut.
- Pourtant, ...

Doucement, la main traça quelques traits sur la dune et tournoya dans l'eau.

Conscience

1. Avancée d'un pas, souffle suspendu, ne sachant plus où aller,

Pesanteur du fardeau ; la conscience chancelante pourtant se redresse.

Elle fait silence, s'impose tournoyante sur elle-même à qui veut l'entendre.

Le cerf-volant s'échappe-t-il ?

Du haut de ses ritournelles, la conscience est nourrie de ses proverbes,

Elle s'ausculte et voit tout autour grâce à des reflets parfois encanaillés.

Toujours à tenter un autre tour, une autre marche vers ... ?

La grenade de ses plis, à ordonner dans l'espace des mots.

2. *Obstinée, la conscience* de l'homme,
Obstinée, elle se retourne sur elle-même puis observe.
Fente de pierre, regard lucide de l'énigme.
Pierre portée jour après jour.
Bulle de billevesées ?

Elle est battement du pouls de la parole.

Obstinée, elle gravit grâce à qui veut la voir.
Sente de l'être sur la crête de ses jours.

Obstinée, elle se retourne sur elle-même puis observe vers
l'avant.

Danaé du temps, elle disparaît parfois sous le joug de ses
instincts.

Javelot tendu sur le vide du gouffre de son absence,
La douleur aveugle du monde se tord dans ses plis.

Elle est le souffle qui en-visage la question.

Sur le chemin

La coulée de terre dans son cadre

Le paysage calcaire défloré

Cloaque terminal

-Cesse de gémir !

Que rejaillisse cette gerbe de conscience en son corset.

Où donc ? Conscience, conscience, touche tes limites
infinies.

Récit rêvé

Il allait cueillant des lilas ouvrir son grenier à mots,
Puis s'avança frêle sur un ponton solitaire,
Le regard abrité dans ses pensées profondes,
Pour contempler le mouvement de la mer.

Il allait un feutre à la main orner l'écume blanche
Puis s'avança, funambule marin,
Le regard creusé par la beauté de cette attente.

Un seul mot frappa alors son front,
Là où l'eau rencontre la terre, « Dignité ».

Des Mots

Sans coup férir, il fallut marcher.

Et puis marcher encore,

Se taire et toujours se taire.

« Mon Dieu,... » balbutia un homme. « Priez Sainte-Marie... ».

La voix s'amplifia peu à peu, s'élevant dans le silence de marbre.

Une prière incessante. Quelques mots jaillis d'une crécelle.

Quelques mots calfeutrés à peine murmurés.

Quelques mots seulement qui ânonnèrent alors une question.

Des mots, rien que des mots, -enfin des mots.

Celui qui dit « je » quand il sait dire « toi », « à toi »,
Celui qui dit « nous » quand il sait dire « vous », « à
vous »,
Celui-là a appris l'alphabet, couleur de la rose trémière.

Celui qui grave son nom, quand il découvre le tien,
Celui qui dénomme, quand il retrouve les noms d'antan,
Celui-là a commencé à habiter la terre « bleue comme une
orange ».

Palabre

Elle regarde droit devant elle, jouant de son pied sur l'autel déserté d'une église ancienne,

Elle qui s'abandonne un temps, portée par ce lieu,

Elle murmure quelques mots – ça et là jetés, projetés sur la pierre ocre-,

Le regard furtivement levé, farouchement retenu, les mains comme attachées dans le dos de la chaise.

De la sciure de bois au sol dépasse légèrement du sac replié sur ses genoux comme un sceau étroit sur l'enveloppe.

Elle se penche tout à coup pour regarder la sciure de bois,

Elle se penche encore un peu plus, attirée par son odeur et sa couleur.

La sciure est là, bois drapé de simplicité dans la main effleurée.

Le murmure laisse place au silence par un mouvement désordonné.

Au dos du bois, le regard.

Et elle se mit à nouveau à parler, à fredonner puis à chanter à gorge déployée un chant aux notes graves.

Un écho sonne son répons.

Claque la porte sur ses gonds tout à coup poussée.

Un enfant s'avance. Traverse les bancs à son tour vers la sciure, tend la main et dit : « C'est à moi.

Je te la donne, si tu veux. »

L'intransigeance de la lumière

A la clarté d'une bougie, Jabès lu dans la nuit
A la lumière de l'intransigeance, Jabès vu dans le jour.
Conscience aigüe de la surface rugueuse du réel,
Conscience sensible ancrée dans le livre du monde.
La lumière flambe encore et crépite
Laissant émerger des pépites lyriques.
Son alacrité couleur ocre
Invente son pas syllabique de Sybille
Pour faire advenir la question
Au bonheur de son sens retrouvé.

*Le vent bafoue le visage dans sa hâte précoce,
La terre laboure le visage de sa force profonde,
Le vent éveille ce visage à sa nudité originelle,
Tandis que la terre l'habille de sa rougeur.*

Le feu éclaire le visage de sa lumière,
L'eau éteint sa fièvre douloureuse,
Le feu démasque ce visage dans sa chaleur,
Tandis que l'eau bleutée l'envisage dans sa pureté.

Visage vu à la chandelle
Visage à découvert dans sa fragile beauté
Fugace et farouche force native
L'alpha et l'oméga de la face, celle qui fait face.

Les Arbres

Charme du sarcloir dans le sillon si profond.

Poutre éprise de son bois.

Socle d'une rencontre de l'arbre.

Corps de copeaux élancés.

-Coule ta résine sur la veine du temps.

Là où l'odeur du bois de santal,
Sur le solide établi en chêne,
Recouvert de quelques écorces de tendre peuplier,
Brûle parfois encore dans le foyer de la cheminée,
A la lente croisée des mots boisés,
Nés des cendres qui pénètrent dans l'âtre,
L'auteur assis dans sa conque musicale,
Attend le bois au bout de ses doigts.

L'arbre en son fruit

Plaqueminier majestueux des sentes du verger,
Pourras-tu encore nourrir ton fruit ?
Ouvrir l'amande du kaki dans ces airs.
A l'ombre des nuées pestilentiellles.

Cognassier, à épeler au soir des travaux,
Pourras-tu encore nourrir ton fruit ?
Donner la couleur safran du coing sur ces terres.
A l'ombre des pluies infécondes.

A la beauté bue lettre après lettre.

Pivoine, rondeur idoine dans les sentes odorantes

Peupliers, parfum peuplé de ses blanches esquisses
picturales

Arbres, fente ouverte sur l'univers

La besogne achevée, l'homme rentre ses bêtes.
Un hameau, quelques maisons.
Il ferme la porte sur de vagues meuglements.
Toujours sans dire un mot, il s'en retourne chez lui.
Dimanche, c'est le marché. Il traverse toutes ses terres et plus encore.
Les passants se pressent de tous côtés.
Et à chaque fois quelques bribes de dialogue.

L'Enfant

Oiseau

Traversée migratoire de l'Amérique du sud.

Sans conscience des eaux.

En partance sur le Ferry, bercé par les noms épelés à chaque gong.

Observer ces passeurs à l'horizon qui touchent Buenos Aires.

Là où se trouve encore un alphabet.

L'oiseau détaché de ses pairs frôle le chapeau d'un passager.

Inclination lente, tracé blanc éphémère gravé dans les airs.

Trait attaché au ciel ou aux flots.

« Alors », « what ? »

C'est juste un oiseau, juste un oiseau.

La mère

Qu'il est long le chemin qui mène à la mère, là-haut sur la montagne.

On dirait un géant qui parfois se baisse pour admirer la terre.

A ses côtés un enfant dort.

On dirait une abeille qui habite les fleurs pour nourrir les siens.

A ses côtés l'enfant joue.

Qu'il est proche le sentier du simple, là-haut.

Dans le vieux grenier de la ferme,
L'enfant tire une malle, retourne tout et laisse épar
chaque objet au sol.
Il court, crie, ramasse, remue, observe, ausculte,
Il s'érige une scène sur le plancher.
Il tend un rideau, tire un masque, tourne la malle.
Dans l'effervescence de son jeu, la mémoire crisse sur ses
gonds.
Il gambade, aveugle dans l'Histoire,
Défaisant chaque fil du passé par une nouvelle invention,
Jusqu'à ce qu'il découvre des photographies en noir et
blanc.
Il dévisage chaque portrait d'un solennel mouvement de
tête,
Le regard obscur plongeant dans l'énigme de son passé.
Il les attache une à une comme décor de son théâtre,
Spectateurs de la pièce qui va se jouer.
« Je me présente »

Scarabée de lumière

Scansion du silence.

Oh, Scarron, notre contemporain,
Don Quichotte s'ébroue encore sur son cheval.
A mots bas soudain face à la lumière,
A pas lents face au scarabée.
De qui des deux le premier le touchera-t-il ?

Mais le scarabée traverse sans peine
Sous le rayon du soleil quolibets et invectives.
Bleuté comme le fer acéré,
Sans vestiges à moquer ni à composer,
Il s'avance toujours dans toute sa splendeur.

Un air passe, quelques notes revisitées.

Sonnet

Ritournelle enfantine du chat

Sur la place déserte, il y avait un chat agile et gracieux,
Qui, fier de son pelage, s'installa au soleil,
Pour y faire sa toilette d'un coup de langue aguerri.
Il posait là sans aucune vergogne, couleur de miel,

Quand survint son maître qui le prit d'une main,
Et sur son bras le déposa dans son salon
Où le chat posa de tous ses feux,
Faisant épeler le chapelet poétique de ses conteurs :

Du mystère de son regard, jaune et noir,
Assis sur les livres entrouverts,
Et de son attention, inénarrable,

Chaude et douce lumière au sein du lieu,
Fidèle sonneur de semailles,
De la haute profondeur en son être retrouvée.

Reconnaissance

Reconnaissance

Regard posé sur un visage

Balbutiement d'un nom

Ténèbres éclairées par cet autre que lui

Présence

Variations sur le même toujours autre.

Identité des facettes indéfinies.

Quand l'être à soi se situe dans un lieu

Quand l'être à toi se présente à son heure.

Opacité du calligraphe,
Faste sans fard,
Artisan des fonds,
Politesse du fil d'encre,
Plaise à la rondeur idoine ces
Chanvres, la poussée du geste.

Pacte de parole,
Temps à l'ombre de ses sciures,
Libellule de feu sur le brisant des mers.
Peut-être le temps de se prononcer, pourfendre le lieu,
Le lieu, paradoxe de la proue, peine décentrée.

Quand le rire sonnera clair, alors ils viendront,
Quand le regard se lèvera, alors ils chanteront,
Quand la femme parlera, alors ils s'assembleront.

Parole

Prurit vivace, combustion du bonheur.

Pourriture informe du prunus.

Erodée est la nuée

Tapie est la bâtie

Buée tarie

Larmes sans sel

Au creux de l'épaule

L'arbre en ton sillon

Berce l'être de ses destinées

Sourire des pétales. Place forte du cœur humain.
A chacun ses saisons, à fleur de peau.

II. Le Livre des Vanités

Vanités

Pierre de touche des peintres du XVIIème siècle,
Au cadre noir en son festin toujours couronné d'une tête
de mort,
Le sablier de bulles n'en finit pas de les dénombrer.
La main gantée absente est attendue à chaque saison,
Elle qui enjambe le temps de sa figure,
Tandis que les objets posent avec éclat au cœur du tableau.
Tenaces et vivaces, elles s'accordent aux siècles,
Dépassant l'espace de leur toile
Par la précision de leur armature.

Effarés face à la houle de salutations, fanées leurs
espérances,
Effarés debout sans bouger d'un cil,
Perdus sous les auvents des dunes un verre à la main.
Effarés devant tant de fausse bonhomie,
Quelques graines de sable dans l'œil obligeaient à plisser
les yeux.
Regards narquois tandis que la mer s'époumonait,
Les vagues se fracassant sur les rochers plus hauts
Où finissaient leurs mouvements blancs d'écume.

Regards narquois posés sur l'horizon maritime perlé d'un
reflet.
Là où chaque mot semblait s'abattre sur la bouche à
désensabler,
Les gestes, alourdis par le fardeau des vents,
s'esquissaient tant bien que mal.
Faces contre faces, toujours effarés de leur présence sans
nombre dans ce huis-clos de la reconnaissance à
dévisager.

A dévisager, la reconnaissance dénomme.
Toujours plus haut le verre, sous la houle !

Quand l'usurpation, cheville ouvrière sans nom,
Travaille en sourdine dans le dos de l'univers,
Quand la dépossession outrageante
S'immisce dans l'ombre de ses dires,

La parole évidée reste lettre morte.

Quand l'identité violée
Ajoute à sa transparence,
Quand l'absence de velléité
Entrechoque avec consternation,

L'être tombe sans filet.

Dans l'*entredit* l'interdit fulmine.

Quand tout se tait à l'oreille,
Si ce n'est le battement sourd du cœur,
A qui dire ces quelques mots décharnés ?

Un enfant regardait la lune, haute en son giron,
Et laiteuse dans sa fausse candeur.

Un enfant, jouet de ses rêveries,
Pour qui le petit train traverse le ciel, à grande allure.
Il tient un puzzle à la main
Dont chaque pièce se retourne sur le ciel
Qu'il défait chaque soir pour réécrire l'Histoire.

Le cri

Un cri perçant, le silence.

Un cri croassant, le silence.

Il s'entache de son écho

Qui le perpétue dans sa solitude.

Il s'élève vers les montagnes et vers la mer, aux confins
des territoires.

Il déforme la face de son désespoir.

Il hèle le vent d'un son guttural,

Outrage la lumière de son obscure sueur,

Harangue les foules de son retranchement.

-Tranchée la gorge nouée aux quatre fers.

Les Hêtres

-Sourdement sardonique, calé au fond d'un sac recouvert de cachets, volets clos.

-La route sans hêtre défile. Le bois bu. Le bois tu.

-Perte buccale, la voix s'assourdit à son tour.

Clignotement à contretemps des yeux.

-Une plaque de tôle embue la route. La forêt perdue, perte panique.

-Le corps roule sur le sol, nourri de ses pilules. Tout est à sa place. Tout est compris. Repli.

-Les Hêtres, là. Ici ou là ? Hêtres de l'âtre. Plus loin toujours plus loin. Cette odeur.

Perclus

Perclus. Chute stomacale. Puits défait.

Il y est pris et confiné.

Il y laisse inanimé tout son courage, vidé jusqu'à l'os.

Que ne faisait-il partout noir ?

Quelques lueurs çà et là rappelaient encore la course effrénée du dehors.

Sa vie volée. Ses hésitations, son tremblé buccal qui portait la parole au jour.

Sa volonté violée. Ses réticences, son poing tendu qui tentait de retenir les étoiles.

Perclus dans cette roue indigeste, cette tour et ses retours sur soi.

Attendant il ne sait quoi,

Si ce n'est peut-être la libération des larmes, le goût du sel,

Une voix de l'extérieur, un visage posé sur le sien.

(Peut-être Corneille, indéfectiblement).

Au centre des yeux, ce rictus inquiétant,
Cette quête infernale d'un être à son manque.
Pendant qu'il cloue l'ardoise à son mutisme traumatique,
L'être à son besoin pressant s'en retourne.
Il n'y a plus commune mesure
Entre la quête et sa requête adressée au vide,
Juste un rêve de retour panique.
La seringue dans la veine solidement accrochée,
Tenaille de fer d'un être en partance,
Là où crépitent d'autres univers et un autre être à soi,
De tous leurs feux d'éloquence criarde
Dans le règne du trompe l'œil averti.

*Quand les doigts s'enroulent autour du même, au piège de
ses reflets,*

Conté la vie paraît l'être.

Appar-être de la figure qui s'enclave dans les mots,

Vertige noyé dans le vin, frêle porosité de l'être,

Sors ce calice de ta bouche !

Quand les veines se déroulent autour du même, au piège
de ses nœuds,

Pesée la vie semblait l'être.

Reconnaisances du corps qui s'enclave dans ses
mouvements,

Coagulation noyée dans la main, poids fragile du sang,

Ouvre ta paume rouge !

« *Au creux de la tête* »

Là où la tête a été creusée, *coagulée*, observée, étouffée.

Un coup frappe comme le tic-tac d'une horloge,

Un coup, des coups s'enchaînent violemment,

Sous le regard d'une surface lisse et vitreuse,

Sous le regard

Quel regard ?

Où donc un regard ?

Dans l'obscur, chef dodelinant, axe démembré, de qui,
pourquoi.

La tête roule décentrée sur le lourd pavé blanchi.

Cliquetis de tenaille d'une vaine lutte. Cliquetis de
pierraille.

La camisole s'abaisse. Membres enchaînés. Raison
aliénée.

Au creux de sa tête gît sa conscience.

Volonté démise de ses fonctions, coagulée dans son antre,
son ultime ressac.

L'horloge n'a pas fini de tourner.

« *Au creux de la tête* », en cadence.

Jouer au trictrac

Tourner, se retourner, dans cette cellule sans fond, derrière ces barreaux d'acier,

La tête cognée, -cognée toujours chaotique et mécanique.

Cadastre du temps, exclusivité contemporaine !

Un clou dans la chaussure. Beckett en lambeaux, pourtant annoncé.

Jouer au trictrac avec le clou.

Tel est toujours pas à pas, où fuir la décrépitude.

« Perdu le jeu du pendu » crie-t-il vers la cellule adjacente.

« Peut-être un coup, deux coups, toujours rien ».

Un claquement de marche, un claquement de langue, le rythme s'ébranle dans le long jour.

Claudicant à contretemps avec le clou, dans un rôle à peine posé, l'homme s'éveille à son lieu, pour répondre enfin, « Toujours rien ? » avant de reprendre son jeu en cadence.

-*Poursuite*, lumière blafarde sur la scène
-De la manifestation, le poing levé, quand le râle se fait entendre
-Le rôle
-D'un opposant quand le cri s'écrit contre
-Sur les planchers
-De ses revendications.

Dans les bois l'attente, l'attente aux abois
Le souffle coupé, le regard figé
Quand le corps est pris par le silence
Une rougeur honteuse couvre son visage,
Chaque surplus de sa face
Dévisagé à la trace
Avec une grossière impudeur.

Il s'enfonce plus avant dans la nuit de la forêt
Sans plus se retourner.

Sang, Nom

Le doigt se cramponne sur ses empreintes
Tamponnées de noir sur la nouvelle fiche d'identité

Le doigt s'affiche en son sang délogé
Nom fiché dans un casier désormais nommé

Le doigt doté se rétracte en sa cassure
Sur ses plis replié en son poing relevé.

Il n'y a plus d'eau dans ce verre.
Quelques plaques de blanc ici, quelques insectes par là.
Il ne fallait plus rien attendre si ce n'est
Cette fin de non lieu.
Là où la couture rompt sa corde, rien su l'os
Si ce n'est cette classification de la misère.
Le code des étiquettes
Enrobé de ses savoirs sociologiques ?
Un goût acide pour qui n'est plus à soi
Et tend pourtant la main pour des piécettes en chocolat.

Tracer

Tracer à la ligne, sur la ligne, à l'horizon des bateliers
Ces quelques traits qui séparent de la mer.
Tracer doucement sur l'impossible visage
Ce temps qui ravine la personne.
Pareil à la brume déposée sur la ville trésorière,
Un tracé de larmes gravé dans le stuc des statues.

A deux voix

- A l'envie les hirondelles tournoyaient
- Isolé adossé. Esseulé dans le vent des marées
- Comme une seule et unique alvéole de soleil
- Surdité des mains à nulle autre pareille
- Elles fondaient de grâce sous l'œil bleu
- Noyé dans le dédale de ses nœuds
- Elles, encore, éclatantes de beauté
- A peu près, à chaque pas, si peu comptés
- Laissent leurs traces blanches et noires aux vents
- Assis, peut-être, sur sa mémoire d'avant

III. Désir d'épopée

Pas de foule, pas de peuples,
Broyé, concassé où a chu le livre des patries.
Peine cadenassée par l'appel du cor.
Et voguait la voile des fanions sur les océans.
L'invective épique invite à y entrer.
Plus que jamais actuel est son état des lieux.

Langue des feux qui gémit en son antre,
Pourquoi tant de verdure dans tes propos ?
Pourquoi tant de candeur dans tes regards ?
Cela qui est à la jointure de ton existence.

Hommage à Salah Stétié

Les Dormants,
Compagnons de route
Aux épaules courbées
Traversant le mythe de leurs origines
Là où ils furent un jour,
Avançaient vaille que vaille,
Saluant d'un regard les colonnes de vivants
Et leur ouvraient la voie, nourris de clameur.

Les dormants, arrêtés au revers de leur face,
Soldats de plomb retrouvés
Dans le grand jeu mythologique,
Sans faille dans le long sommeil des veines écarlates.
Apprends donc comment s'éveille leur rougeur,
Par tes mains songent très haut :
« A trop lucide, rie la Gorgone ».

« *Il n'y avait plus d'assaut, il n'y avait plus de cerceaux* »,
Chantait le vilain gredin en son jardin,
« Sire, ta besace paraît bien leste en ce jour !
C'est que ton poids y chérit sa mémoire.
Il ne faudrait y perdre ton portrait. »
Persifla-t-il encore.
« Qui conte encore l'assaut de tes exploits ?
Combien comptes-tu encore de cerceaux pour les enfants ?
V'là la question du fou du roi !
V'là la question du fou du roi !
Celle qui fit couler tant d'encre.
Mais où est-il donc celui-là ?
A qui perd son fou, perd sa question. »
Reprit-il une toupie multicolore à la main.
« Tourne, tourne, il est loin le temps du fou qui savait
l'arrêter. »

Persiste le poids de la hauteur

Une condition qui n'est pas peu nécessaire

A la lumière dévastée de ces jours.

Pour trouver à faire dire,

A faire envelopper d'un regard ou d'un mot.

Persistance de l'épopée, si elle existe,

A nouveau dans le jour s'écrit avec patience.

Elle conte la voix du divers,

Dans sa relation avec l'univers,

Hauteur d'une voix à trouver parmi d'autres.

Où es-tu voix des centaures ?

Conte de lapalissade

Il y avait, qu'elle, la foule, tissait et retissait des drapeaux de toutes les couleurs.

« Tisserande » des couleurs.

Au matin de ses charniers, exubérante et sûre de ses fanions virevoltant à chaque recoin de ses rues.

Au matin de ses alphabets, soufflant sur chaque lettre dépoussiérée pour tenter de dire un nom sans le brûler dans les fils de son terroir.

Sur un fil dansant, la foule de beauté dit haut son nom,
Sans le vouloir dit-on.

Mais parfois elle ouvre un œil grandiloquent sur sa face et se retourne d'un seul bloc

-mémoire chargée de tentures aux couleurs moirées,
qu'elle retisse pourtant chaque nuit-,

Fidèle, ô combien fidèle, à ses lettrines colorées.

Dans la houle d'une foule, rien qu'une foule à demi ravagée

Dans la houle d'une foule tout passe ou presque, rien qu'un regard à peine posé.

La foule des nuées là s'impose. Profonde en sa douleur.

Pas à peine tracés, mouvement des carrefours, à la croisée des êtres et de leurs énigmes.

Faces portées fièrement jusqu'au tréfonds, hautes.

Foule sans coup férir accrochée à sa cadence, poussée pas à pas toujours plus haut, à tenter le ciel.

Les murs avaient beau s'aligner tout autour, la foule trouvait sa voie, traversée par quelque rire inextinguible.

Rien qu'une foule à demi ravagée par ses membres noyés dans le halo d'une ombre.

Pékin 1966.

Sombre espace de la clameur d'une chaleur lénifiante, elle s'engage dans chaque recoin de ces massives croisées.

Une masse pourtant qui questionne et dont la rumeur s'étend, grave et obstinée.

Et qui par ses trouées de voix ébauche quelque air enfin retrouvé en son sens premier.

Epopée contemporaine

Sur le talus des cendres remontaient à cheval de graves visages, bercés par quelques songes.

Ils avançaient plus avant, toujours plus avant sans un regard en arrière, sans rien attendre de nulle part que de leur lieu.

Ils traçaient leur sillon avec un râle de deuil tandis qu'ils tendaient leurs mains vers les étoiles.

Souriant parfois à demi, en quête d'un retour, ou retombant dans une morne somnolence,

Là où tout est percé, obscène jusqu'à la lie, sans un mot pour les tours passés au combat.

Ils continuaient leur route – si route cette voie pouvait s'y prêter- sans plus se connaître non plus.

Là où reconnaissance s'apercevait si haut, brisés

A l'ombre de leur silence gardienné dans un cachot construit de fer

L'oubli était la clé de la transparence de ses voiles.

Vaine tromperie ?

Là où la conscience s'opère, le pas de la grâce à la claudicante trouve une voix nouvelle.

Sur le talus des cendres avec le râle du deuil vers elle s'avancent

Sans rien attendre de nulle part que de leurs lieux aux bois trempés

Ceux-là, compagnons d'arme, compagnons des larmes taries.

O conscience jusqu'où claudicante, jusqu'où si grande ?

Sur le pont des braves marchait la ribambelle.
Goutte après goutte, tirant sur leur linge mouillé,
Ils dévalaient les marches qui séparaient les deux pays.
Toujours sous la pluie, dense et drue.
Toujours sous la pluie, dans chaque recoin perçante.
La ribambelle pourtant chantait et plongeait dans l'eau.
Sous le pont des braves.
Là où chaque pierre avait été posée avec peine,
Là à chaque traversée ils enjambaient désormais les côtés.
La frêle ribambelle cherchait avidement à le saisir,
Le happer comme un havre d'eau
Buvant l'eau par tous leurs pores
Buvant jusqu'au dernier râle sonore du chant des braves.
Savaient-ils seulement ?
Au centre du pont ils virent une inscription, sous la pluie
battante :
Ici le pont des Braves.

Quand la tolérance s'enténébre des territoires de l'indifférence,

Quand tolérer signifie tout supporter, tenture du tout-venant,

Alors ce n'est plus que supercherie.

L'intolérance ne souffre aucun détail ni aucune vision,

Elle hante la mémoire des peuples dont

L'Histoire s'écrit tout bas dans son dos.

Elle n'est qu'illusion dévastatrice pour trouver sa voie.

L'indifférence scellée par le calme de la froide et trompeuse séduction

Trouve dans le divertissement sa belle demeure

Là où la rose de Noël a trouvé refuge.

« La mémoire des humbles »

Tourne tourne en son manège, l'humble au cours des ans,
Dans sa boîte à outils collectionne ses impressions,
Avec quelques tirages où il fait l'Histoire,
Titubant dans son présent, mais fort de son passé.
Ses ailes ocellées n'ont pas fini d'observer,
L'œil subjectif tisse sa toile attachée par des cordons
bleus.

Des femmes passent, passantes du jour,
Au marché des couleurs.
Elles cinglent le temps de leur mémoire ancestrale
Du bleu roi, au safran, en passant par le magenta.
Elles font claquer leurs talons sur le pavé
Et tendent les bras grands ouverts
Pour attraper à pleines mains la palette du peintre.

Certaines continuent de tourner en silence
Vêtues de noir, pour la mort de leur fils,
Pleureuses inconsolables de l'immémoriale Argentine.
Elles manifestent à corps perdu, éperdues de douleur.
Quelques panneaux de-ci de-là font entendre leur cause.

Ogive de glace, glaciis vespéral, sous la terre naissante,
A l'heure de la prière s'ébroue de son froid
Quand résonne le répons des voix infinies.

Ogive de pierre, arc diurne de la terre érigée
A l'heure des appels offre son bras,
Quand se sculptent les faces du temps.

Ogive de vie, eau vive toujours renouvelée par le même,
A l'heure des utopies politiques embrasse la terre
Quand s'invente la Parole de l'homme.

Beauté : bois, argile, souffle, ...

Poignée d'écorce, terre trempée, respiration.

Beauté, arc biseauté du regard humain ployant sous le fardeau de son humanité.

Beauté, frondeuse bonté se frayant une voix de sa haute taille vers le sol.

Beauté sublime là où se croisent les arceaux du beau au balbutiement de la tête qui apprend à se lever.